

prendrait possession, et qu'il serait ensuite loisible à chacun de nous de prendre le parti qui lui conviendrait le mieux.

Cette nouvelle me fit un plaisir d'autant plus grand, qu'elle me donnait une liberté entière pour célébrer mes noces et aviser à mon établissement. Je m'empressai d'aller faire part à Joséphine et à ses parens de cette heureuse aventure. « Voilà qui est à merveille, me dit le bon homme Bertrand ; nous serons libres de faire les noces comme nous l'entendrons. Ah ! ça, c'est demain qu'il faut faire les invitations : nous avons accepté celles de M. et madame Robert ; il faudra, mes enfans, leur faire la vôtre demain, en cérémonie.—Nous la ferons, et j'espère qu'ils n'auront pas moins de plaisir à danser à notre noce, que nous n'en avons eu à danser à la leur.—Pour madame Robert, j'en doute, dit madame Bertrand ; je ne sais pourquoi j'ai dans la tête que ce mariage n'est pas de son goût.—Quelle idée, ma femme ! madame Robert n'a plus maintenant rien à prétendre sur notre ami Paulin : il est tout à Joséphine.—Je voudrais bien voir qu'on osât me le disputer, dit Joséphine, en me prenant la main ; c'est mon bien ; je le disputerais envers tous.

J'imprimai un baiser sur une des mains de Joséphine, en l'assurant que personne ne saurait lui disputer une propriété qui n'avait d'autre prix que celui qu'elle voulait bien y attacher.—De la modestie, mon ami ! en aurez-vous toujours ? et le mariage ne vous donnerait-il point un peu d'amour-propre ?—Si j'avais à en acquérir, répondis-je, je ne pourrais le puiser que dans la tendresse de Joséphine.

De retour à la maison, M. Durant, M., madame Robert et moi, nous nous entretenmes, le reste de la soirée, de la visite de M. Speckleer et de l'acquéreur qui devait venir prendre possession de la maison et des marchandises. Robert témoigna l'embarras où il allait se trouver ; n'ayant encore rien décidé sur son établissement. Sa femme ne paraissait pas aussi inquiète, et son motif était puisé sur la nécessité où se trouverait le nouvel acquéreur de conserver quelqu'un qui pût le mettre au fait du mouvement de la maison. « M. Durant, dit-elle, a son établissement tout prêt ; M. Paulin va s'occuper du sien, et je ne vois que nous qui soyons libres de rester ici pendant quelque temps ; ce qui nous mettra à même de prendre un parti convenable.

Je me rendis de bon matin chez les Bertrand. La journée fut consacrée aux visites et invitations d'usage. Le soir, nous fîmes nous promener au Rosendall,* où nous rencontrâmes M. Speckleer, que je saluai. Il me reconnut, et me dit, en montrant Josephine, « C'est-là sans doute votre future ? je vous en fais mon compliment. C'est toujours pour après-demain que votre mariage doit avoir lieu ?

* Jardin fort agréable, où les habitans de la ville se rendent pendant la belle saison.